

TU SAIS MON NOM?

Portraits de femmes rwandaises

Chaque rencontre est un instant particulier, pas toujours un premier regard, une première parole ni un premier geste. Elle peut naître un peu plus tard que la première fois, avec la particularité de se soutenir d'une saveur discrète et raffinée. Reste alors en mémoire le goût de l'autre, de sa présence, et la couleur de l'échange.

Ce livre est un recueil de huit portraits de femmes rwandaises rencontrées au Rwanda entre 2003 et 2012.

21 €

Cécile Grenier

TU SAIS MON NOM?
Portraits de femmes rwandaises

MAIN
dans la
NIVW

219

Cécile Grenier

TU SAIS MON NOM?

Portraits de femmes rwandaises

RWANDA MAIN
dans la
MAIN

CHRISTINE MATUESA
PROPOS RECUEILLIS LE 21 JUILLET 2012

Je suis née en 1989, ici à Kigali. J'avais un papa et une maman. Mais j'étais très jeune lorsqu'ils sont morts, j'avais seulement quatre ans. C'est surtout papa que j'ai côtoyé le plus, car maman était lycéenne. On jouait beaucoup ensemble, surtout durant les week-ends, car il était homme d'affaires, et de ce fait voyageait souvent. Je le voyais assez peu. En vérité, c'est comme si j'avais été élevée seulement par ma grand-mère, car mes parents n'étaient pas très disponibles.

En fait je ne me rappelle pas de grand-chose de cette époque car j'étais très jeune. Bref, avant cette période (de génocide), en 1990, il y a des événements qui se sont passés au Rwanda, et on voyait des gens sortir nos parents de la maison. Je voyais souvent papa et le grand frère de papa, qui habitait ici tout près de chez nous, ainsi qu'un autre de ses frères qui était encore célibataire: je voyais des gens venir les prendre à la maison, durant la nuit. Je voyais cela devant mes yeux sans bien comprendre, car j'étais très jeune. Et puis est arrivé un temps, si je peux dire approximativement ça devait être en 1990, il s'est passé alors des choses que je n'ai pas du tout saisies...

Tu n'avais même pas un an!

Oui, il s'est passé des troubles, et alors le grand frère de papa a été coupé à la machette, il a aussi subi un jet de grenade. Il se trouvait dans un cabaret avec d'autres personnes, en train de prendre un verre comme le font les hommes, dans le quartier ici en bas, pas loin. Ils l'ont coupé sur la tête et sur les jambes. Cela lui a causé un choc et plus tard, lorsque papa conduisait, il lui arrivait de se réveiller brusquement sans les mains sur le volant.

Il est allé se faire soigner en Suisse, où il est resté assez longtemps, à peu près trois mois. Ensuite il est revenu et c'est peu après que le génocide a démarré. Maman ne se

trouvait pas ici, elle était chez ses parents à Nyanza. Papa non plus n'était pas là, lorsque le génocide a commencé, il était rentré la veille du Kenya. Le génocide démarra donc, moi j'ignorais tout des ethnies, des Tutsi et des Hutu, des choses comme ça.

Là-bas dans la maison que vous habitez aujourd'hui³, il y avait un homme, je l'entendais appeler de chez lui, sur le téléphone fixe. Il ordonnait les pillages, désignait les gens qui devaient être emmenés pour être tués. Comme le génocide avait été préparé, nous étions sur les listes établies des gens à massacrer. Dans ma famille, même quand j'étais enfant, nous aimions beaucoup aller rendre visite aux inkotanyi⁴. Chez moi, notre famille était très connue dans le quartier, et nos parents, qui étaient de grandes personnes, lorsque le génocide a commencé, ils s'y attendaient. Ils savaient ce qui se passait, ils voyaient ce qui se passait, eux ils étaient bien au fait de la situation politique.

Alors le génocide a commencé, et la première personne que j'ai vue être tuée est le grand frère de mon père. J'ai vu un militaire lui commander, je crois, de rentrer dans la maison, il l'a suivi et puis je l'ai vu lui tirer dessus et il s'est écroulé. Je ne savais pas en réalité ce que c'était qu'une balle ou un fusil. J'ai vu du sang qui s'échappait de sa bouche, c'était la première fois de ma vie que je voyais quelqu'un saigner. Mais je ne savais pas qu'il était mort, je m'efforçai de le relever pour que l'on s'en allât, je croyais qu'il dormait et non qu'il était mort. Et puis, sa femme et grand-mère sont venues et d'autres gens sont venus les aider à transporter le corps.

Peu après, quelqu'un est venu, il est entré dans la maison, il a dit quelque chose et j'ai entendu grand-mère hurler et pleurer très fort. La raison de ses cris, c'était qu'on venait de lui annoncer la mort de l'autre grand frère de papa, le plus âgé des trois frères. Papa était le troisième. Il venait d'être tué lui aussi. On apporta aussi son corps dans le salon. Mais mon père lui, comme il n'était pas souvent à Kigali, les tueurs l'ont recherché en vain. Il était arrivé le 6 avril durant la nuit et, poussé par la peur, le 7 au matin,

lorsque la situation s'aggravait, nul n'a su où il était parti. Il est parti sans traîner, mais comme il connaissait beaucoup de gens à l'extérieur du pays, il est parti après avoir parlé aux grandes personnes de la famille, leur disant qu'il allait chercher un moyen de les sortir du Rwanda. Mais il n'a pas pu revenir, car les gardes présidentiels et autres tueurs avaient commencé à se répandre sur toutes les routes et dans les maisons. Ainsi débuta le génocide et papa y périt, je ne l'ai plus revu depuis, ainsi que maman.

Ta maman, elle était revenue de Nyanza ou c'est là qu'elle a été tuée ?
Elle est restée là-bas, c'est là qu'ils l'ont tuée.

Et ton papa, il a été tué en quel endroit ?
Il a été tué chez les curés, à l'église Saint-Charles [non loin de là où il habitait]. Je ne l'ai donc plus revu. Le génocide commença. On nous saisissait et on nous emmenait à une fosse... Juste là en bas, tout près du dispensaire. Il y avait une fosse. On nous y emmenait et puis on nous ramenait sans nous tuer, car entre-temps Imana* nous protégeait encore. Et moi, j'avais une marraine - comme il existe des parrains et des marraines dans l'Église catholique - et la mienne était hutu. Elle s'adressa à ma famille et leur dit : « La situation s'aggrave de jour en jour, et vous allez vous aussi être tués. Au lieu que vous soyez tous exterminés, laissez-moi emmener dans ma fuite cette enfant, peut-être qu'elle survivra. »

Mais grand-mère n'était pas d'accord. Elle disait qu'elle ne voulait pas être séparée de sa petite-fille. « Elle doit rester avec moi, comme ça si elle meurt au moins je saurai ce qui se sera passé », disait-elle. Les discussions ont continué, probablement qu'ils ont tenu un conseil de famille, je ne sais comment cela s'est passé mais ils ont fini par accepter. Et elle m'a emmenée. Je ne sais pas comment j'ai quitté les lieux, il est venu un garçon de cette femme, habillé d'un grand manteau, et comme j'étais une toute petite fille, il m'a emmenée chez lui en me cachant dedans. Nous avons quitté leur maison...

Comme les jours passaient, les choses s'éclaircissaient dans ma tête, et je me rendais mieux compte qu'il se déroulait quelque chose d'inhabituel. Là, peu avant, quand on nous conduisait à la fosse, j'ai vu une maman enceinte. C'était la toute première fois de ma vie que je voyais la nudité d'une grande personne. Des gens étaient en train de sortir de son sein l'enfant. C'étaient des tueurs qui voulaient la tuer. Elle était hutu, mariée à un Tutsi. Ils lui disaient: «Nous allons te débarrasser du petit serpent dans ton ventre.» Ils avaient un vocabulaire varié dans ce genre. Ils voulaient donc lui enlever l'enfant tutsi, mais ils n'ont rien sauvé, puisqu'elle aussi est morte suite à cette opération. C'est comme ça qu'ils procédaient avec les femmes hutu mariées à des Tutsi. Ils l'ont éviscérée avec un couteau. Elle s'appelait Yvette. Elle était jeune, je pense que c'était là sa première grossesse. J'ai pu la reconnaître parce qu'elle et son mari étaient des amis de ma famille et qu'elle venait souvent à la maison. Son mari avait été tué. Les gens tentaient de m'empêcher de regarder cela, mais comme j'étais toute petite, j'étais très curieuse d'observer ce qui se passait, et je l'ai vu. C'est la première terrible image que j'ai vue. Plutôt la deuxième, après celle de l'assassinat de mon oncle. Ils lui enlevèrent le bébé devant mes yeux. Durant les crises de trauma que j'ai eues depuis lors, cette image me revenait très souvent. Cela dépassait mon entendement. Vraiment.

Nous sommes partis pour Gitarama en véhicule, et arrivés au pont de la Nyabarongo, on nous arrêta. Parmi les enfants qui s'enfuyaient avec nous, il y avait justement d'autres enfants tutsi. Pour nous cacher, on nous avait mis dans des sacs et recouvert ceux-ci de chaussures. Une fois arrivés à la Nyabarongo, on arrêta le véhicule, on nous fit descendre et on exigea de descendre tous les bagages aussi. On jeta tout par terre, y compris ces sacs dans lesquels on se trouvait. Ils contrôlèrent les cartes d'identité pour ceux qui en avaient et aussi examinèrent les visages. Et puis ils arrivèrent sur moi et deux autres enfants qui étaients en notre compagnie et dirent aux autres de partir et de nous laisser sur place. Ils refusèrent que nous passions.

J'ai alors vu cette maman sortir une liasse de billets qu'elle leur donna et ils nous laissèrent partir. Depuis ce moment-là, on n'est plus repartis en véhicule. Nous avons continué tout le trajet à pied. Nous sommes arrivés à une église - c'est ce que m'ont raconté, plus tard quand je fus devenue grande, les gens qui avaient fui avec moi à l'époque - nous sommes donc arrivés dans une église à Byimana et nous y passâmes la nuit. Cette nuit-là, énormément de gens y furent massacrés. Nous quittâmes les lieux et à partir de là, je perdis de vue tous mes compagnons de fuite. On n'était plus ensemble. Je partis avec d'autres gens, mais je ne connaissais aucun de ces nouveaux compagnons. J'ai juste suivi le mouvement de la foule...

Mais tu étais toujours en compagnie de ta marraine ?
Non. On s'était perdues de vue là-bas, à Byimana. On se retrouva plus tard, tout près d'un camp militaire. On reprit alors la route ensemble, ils m'emmenèrent en un lieu appelé Kinazi, j'ignore si le lieu porte aujourd'hui le même nom. Nous y restâmes quelques jours et puis cette maman fut emmenée par des gens, et moi je continuai à fuir. Elle nous a sauvés mais peut-être qu'elle a fait autre chose à côté, je ne suis sûre de rien. Ils l'ont donc emmenée et nous, nous nous sommes réfugiés dans un centre paroissial, c'était toujours en plein génocide, et les curés cherchèrent à nous séparer selon les ethnies en disant: «Les Hutu ici, les Tutsi là.» Lorsque certains ont accepté de se séparer comme ils le leur demandaient, il est entré peu après un groupe d'assaillants qui les a massacrés. Une maman qui se trouvait avec nous, c'était la fille de ma marraine, elle était la plus âgée d'entre nous tous, elle était adulte et mariée, a dit: «Il faut que nous quittions ce lieu car nous ne pourrions pas y survivre. Nous avons des proches dans le coin, on va essayer de les retrouver et d'aller chez eux.» Nous sommes partis de nuit, car c'était un endroit extrêmement dangereux, personne n'aurait pu nous y faire passer de jour, nous les enfants tutsi. Nous sommes partis mais en cours de route, nous nous sommes perdus de vue. Plus tard, j'appris par les gens qui fuyaient avec

moi qu'on se trouvait à Cyangugu. J'avais marché à pied, dormi là où la nuit me surprenait. À un moment donné, nous sommes arrivés à l'église, de Nyamasheke, je crois. Là on était en train de massacrer beaucoup aussi. Une maman qui se trouvait avec nous, pour sauver ses enfants, prit les deux plus petits, les enduisit d'une grande quantité de sang, les coucha dans les tas de cadavres et les recouvrit de vêtements également trempés de sang, car il y avait beaucoup de sang qui s'écoulait sur les lieux. Nous nous allongeâmes nous aussi parmi les cadavres, mais moi j'avais du mal à m'étendre car avant notre départ de Kigali, j'avais reçu un coup de crosse à l'arrière du crâne. Une fois qu'on était étendus au milieu des cadavres, les tueurs sont venus et m'ont donné encore un coup sur la tête, alors que j'avais déjà été blessée, et je me mis à saigner du nez. Ils frappaient les cadavres pour débusquer celui qui ne serait pas mort et bougerait. Ils ont vu le sang s'écouler de mon nez et peut-être ont-ils alors pensé que j'étais déjà morte. Ils sont partis. Nous passâmes la nuit ainsi.

Depuis lors, je n'ai jamais plus eu de nouvelle du reste de ma famille et elle non plus n'avait des miennes. On a vécu là-bas, à Cyangugu. Je commençais à me sentir mal, je n'étais pas habituée à faire des trajets à pied et il y avait des jours que je n'avais rien mangé. La faim me tortura et un jour je sentis que je ne pourrais pas survivre à mon jeûne une nuit de plus. Je suis partie avec d'autres personnes, on trouva du soja grillé derrière une maison et nous en mangeâmes avant de retourner nous cacher dans la maison. Le lendemain, cette maman (celle avec les deux petits enfants enduits de sang) nous dit : « Cet endroit où nous nous cachons est trop dangereux, on va nous y tuer. » Car là où nous nous cachions, la maison voisine appartenait à un tueur, qui allait régulièrement massacrer en compagnie d'autres tueurs. Nous sommes allés nous cacher ailleurs, en courant, et la nuit chacun s'est retrouvé seul, séparé des autres.

Alors, je souffris beaucoup de faim et de soif, il avait plu toute la nuit et cela continuait, et vers le lever du jour, aux alentours de cinq heures du matin, je pense, je me suis

rendue sous un talus pour chercher de l'eau. Au-dessus, sur la colline, les tueurs poursuivaient les massacres, mais ils ne pouvaient apercevoir le bas du talus. Je tendis les mains pour recueillir l'eau de pluie qui coulait d'une feuille de bananier et je bus. Je bus et tout de suite après, la faim se mit à me torturer. Je me mis à manger de l'herbe. Survint alors en courant un petit garçon qui se sauvait, dont on venait de tuer les parents. Il s'approcha de moi et me dit : « Sais-tu que ce que tu es en train de manger là c'est de l'herbe pour les lapins ? C'est avec ça que nous nourrissions nos lapins chez moi. » Je lui ai demandé : « C'est quoi les lapins ? » C'était un enfant de la campagne. Il me dit qu'il s'agissait d'un petit animal qui s'appelait ainsi. J'ai alors cessé de manger ces herbes, mais je venais d'en dévorer une bonne quantité !

Au-dessus de cet endroit où nous nous trouvions, il y avait des tirs qui partaient et sur les collines d'en face, il en partait d'autres. D'après les explications que j'ai eues des grandes personnes quand je devins moi aussi grande, j'ai compris que d'un côté il y avait les inkotanyi et de l'autre les interahamawe. En hauteur à gauche, c'était les inkotanyi. J'ai alors vu arriver un véhicule transportant de nombreuses personnes qui ont aussitôt sauté à terre. Je les ai suppliées de ne pas nous tuer. Ils nous ont tout de suite dit : « N'ayez pas peur, vous ne risquez plus rien. »

Ils nous emmenèrent dans ce camp militaire où se trouvaient des enfants-soldats, et ils leur dirent de nous protéger. Ils nous donnèrent des médicaments. J'ignore quel médicament ils m'ont administré, mais celui-ci a déclenché de grands vomissements chez moi. Car j'avais le ventre qui avait gonflé. Après la prise de ces médicaments, nous nous mîmes au lit et le lendemain nous avons retrouvé la forme et nous ne souffrîmes plus du génocide.

Quelques jours plus tard, ils nous demandèrent où c'était chez nous. Je leur ai dit que je venais de Kigali.

- Et quel est le nom de ton papa ?

- Papa, j'ai dit.

- Et comment s'appelle ta mère ?

- Elle s'appelle maman, ai-je répondu.

- Tu ne te souviens du nom de personne de chez toi ?

J'ai répondu que non. Mais parmi eux il y avait un qui me connaissait, que pourtant moi je ne connaissais pas. Il connaissait mes parents. Il m'avait emmenée là et était reparti aussitôt au front car ils se battaient encore. Il n'a pas pu revenir pour savoir ce que nous devenions, il n'est revenu qu'après la guerre. Entre-temps on est restés avec ces jeunes soldats, on a été nourris, on vivait bien dans ce camp militaire, sans aucun problème. Mais moi, à cause des tas d'horreurs vues dans mon parcours de fuite, avec des enfants pilés dans des mortiers...

Tu as vu des enfants être pilés dans des mortiers ?

Oui, et ceux qui étaient fracassés sur des murs... Des mamans qui étaient violées, des prêtres qui violaient de grandes filles...

Les prêtres d'où ?

De Cyangugu où nous nous cachions, dans cette église de Nyamasheke. Ces viols n'étaient à mes yeux que des scènes de bagarres et ce n'est que plus tard, quand je fus devenue grande, que je pus me représenter ce qui se passait réellement alors. Toutes ces images à cette époque me hantaient et je ne trouvais pas le sommeil. Ils furent obligés de m'administrer un somnifère, ce qui m'aida à dormir. Au réveil, j'avais des manifestations de traumatismes, répétais toutes ces choses vues, m'agitais comme une folle et on me saisissait et m'immobilisait avec des liens.

Quelques temps après, j'imagine que le génocide venait de se terminer, ils nous amenèrent jusqu'à Gitarama où nous avons passé la nuit. C'était près de chez ces gens-là en compagnie de qui j'avais quitté Kigali. Tu comprends qu'on s'était perdu de vue dans notre fuite. Les inkotanyi allaient de maison en maison rechercher des survivants qui se cachaient encore et qui ne savaient pas que le génocide était en train de prendre fin, pour les rassembler

afin de nous ramener tous ensemble. Parmi les gens qu'ils ont alors ramenés, il y avait certaines de ces personnes qui avaient fui Kigali en ma compagnie. Nous nous saluâmes, pleurâmes ensemble, et passâmes la nuit à évoquer ce que nous avions traversé les uns et les autres.

Il y avait un de leurs garçons qui avait survécu à Kigali. Il était venu dans le coin, c'était chez sa tante maternelle, pour voir s'il y avait des survivants de sa famille qu'il pourrait ramener à Kigali où il n'y avait plus de problème. Il est donc venu et le lendemain nous sommes rentrés à Kigali.

Vous êtes revenus avec cette famille hutu qui t'avait évacuée de Kigali ?

Oui. C'étaient eux. Mais la maman n'était plus. Il n'y avait plus que sa grande fille mariée, avec son jeune garçon et sa fille dont elle avait accouché entre-temps, car elle était enceinte quand nous étions partis de Kigali.

À mon retour, j'ai tout de suite constaté que la vie avait changé. J'étais née dans une famille aisée, où je n'avais jamais manqué de rien auparavant, mais là, la vie avait beaucoup changé, nos maisons avaient été détruites, tout avait été pillé, il ne nous restait rien du tout ; et j'allai vivre avec grand-mère. À cette époque-là, ici à Cyivugiza [un quartier de Nyamirambo, arrondissement de Kigali], les survivants vivaient en groupes dans des maisons encore debout. Les gens n'avaient plus aucun espoir de pouvoir retrouver une vie normale avec une maison à soi, chacun vivait n'importe où, là où il trouvait un abri.

Ma grand-mère occupait alors la maison de mon oncle, le grand frère de papa. Elle y vivait avec sa belle-fille ainsi que la famille de cette dernière qui était rentrée de leur exil à Goma. Nous avons habité là ensemble plusieurs années. Ici dans la maison de grand-mère, les tueurs avaient cassé le pavement, le plafond, les huisseries, recherchant mon père pour le tuer. Mais ils n'avaient pas mis à bas toute la maison. Puis, grand-mère qui se sentait mal à l'aise d'avoir à vivre avec sa bru, les enfants de celle-ci ainsi que sa famille rapatriée, commença à se poser la question. Elle

se demandait : « Jusqu'à quand vais-je pouvoir continuer à vivre avec eux ? »

Et un bienfaiteur, ancienne connaissance de papa, vint et lui donna deux portes qu'elle fit poser dans sa maison ici. Nous y déménageâmes, nous mettions des morceaux de cartons dans les ouvertures destinées aux fenêtres et dormions ainsi. La vie était très dure, tu imagines bien. De plus, moi je devais commencer l'école, car je venais d'atteindre l'âge d'aller à l'école. Avant le génocide, je fréquentais la 3^e maternelle. Grand-mère essaya de m'expliquer qu'il n'était plus possible de retourner à la même école que je fréquentais avant, parce nous étions sans moyens pour cela. Elle me disait : « La vie a changé, on n'a pas les moyens financiers pour payer la même école, tu devras aller ailleurs, où c'est possible. »

J'étais comme une statue quand on me parlait, sans réaction, je ne parlais plus à cause de mes traumatismes. Depuis la fin du génocide, je n'arrivais pas à parler. Je me taisais, me taisais, ne disais rien. Quelque parole que l'on m'adressât, je ne réagissais pas, je donnais l'impression de ne pas voir mon interlocuteur. Cela chagrinait ma grand-mère et elle se demandait comment cela allait finir. Elle continuait tout de même à me parler, petit à petit, et au fil des jours je retrouvais progressivement la parole ; la vie reprenait son cours également, peu à peu.

Papa avant le génocide avait une maison en construction dans le quartier de Rwabutabura. Grand-mère s'y rendit pour voir si elle était toujours debout. Elle était intacte, mais mon père n'avait pas pu achever sa construction avant sa disparition. Nous continuâmes à vivre ici ainsi, les frais de scolarité furent un grand problème, grand-mère n'avait pas d'occupation productive. Il y avait des aides qui arrivaient à la paroisse et comme grand-mère était catholique, elle recevait régulièrement, comme tous les autres, un kilo de sucre, de la farine de maïs, ce genre de denrées. C'est de cela que nous vivions à cette époque.

Puis l'État commença à délivrer des attestations d'indigence aux vieilles personnes, aux orphelins et aux plus pauvres. Depuis l'école primaire, moi j'ai étudié gratuitement

grâce à ces documents. Ainsi j'ai fait l'école primaire de Cyivugiza, jusqu'à la sixième. À la fin, je n'ai pas pu réussir l'examen d'État à cause de mes problèmes traumatiques, mais je suis quand même passé dans le secondaire. J'ai d'abord été à Karengé en internat, en première année secondaire, dans un établissement du nom de ASPESKA. Je ne suivais pas bien, à cause de mes fréquents accès de trauma de l'époque, mais aussi j'étais malade de l'estomac, et ma grand-mère me fit remarquer que je n'avais pas été bonne à l'école et que donc je devais redoubler. Elle me trouva une place dans l'établissement APACE (à Kigali). Je repris la première année, mais c'est à cette époque que j'ai commencé à avoir des évanouissements. Comme il y avait beaucoup de cas de crise de trauma parmi les élèves de l'établissement, personne ne faisait attention à ce qui m'arrivait et ne pouvait soupçonner que je pouvais avoir des problèmes cardiaques. En réalité, ce n'était pas un problème cardiaque de naissance, les médecins qui m'ont traitée m'ont assuré que mon affection de cœur ne datait pas de ma naissance. J'avais donc de fréquents évanouissements, des crises de trauma, restais timide parmi d'autres enfants de l'école, parfois je risquais d'avoir de mauvaises notes pour avoir raté les interrogations et les examens pendant mes absences consécutives à mes arrêts-maladie, néanmoins je fis des efforts et je réussis à passer en deuxième année, puis en troisième. Je passais alors l'examen d'État du tronc commun, mais là aussi j'échouai...

La vie s'est poursuivie, mais lorsque j'étais en deuxième année, un des murs de notre maison-ci s'écroula. La maison d'en bas était alors louée à des Banyamulenge², mais à très bas prix : 10 000 FRW seulement. Grand-mère me dit : « Mimi, cette maison-là, je ne pourrai jamais achever sa construction et je ne pourrai jamais avoir un crédit bancaire pour cela, je n'ai pas de garantie à donner, et elle est en train de s'abîmer. Et celle-ci que nous habitons, elle aussi vient de s'écrouler, alors que faisons-nous ? » Là j'étais déjà devenue assez grande, j'avais suffisamment de lucidité et puis l'état d'orphelin aide à grandir mentalement

avant l'âge. Elle m'a dit : « Et si nous vendions cette maison de ton papa, pour réparer celle-ci et en acheter une autre, de moindre valeur, avec ce qu'il resterait d'argent ? Celle-là, je ne pourrai jamais la terminer, je n'ai personne pour m'aider à obtenir un crédit que je rembourserais petit à petit, elle est d'une valeur assez élevée et je ne pourrai rien y apporter. » Je trouvais cela raisonnable, et prenant en considération les conditions de vie très difficile que nous menions, je lui donnai mon accord. Il n'y avait pas d'autre alternative. Nous avons donc vendu la maison, réparé celle-ci, nous avons fait le minimum, grand-mère m'a dit que nous ne pouvions que faire ce qui était à la mesure de nos moyens, que nous ne devions pas tout gaspiller en voulant faire beaucoup et risquer à l'avenir de mourir de faim. Nous avons aussi acheté une petite maison assez simple qui nous a coûté trois millions de francs, que nous avons mise en location pour un peu d'argent.

La vie a alors continué, j'ai terminé le tronc commun et suis allée étudier au Cieska, c'est dans cet établissement que j'ai fait ma cinquième et ma sixième année secondaire. C'est quand je faisais ma quatrième année secondaire que j'ai commencé à consulter, à Kigali. On ma soignée et cela a cessé, mais on n'avait pas pu déterminer exactement de quoi je souffrais. Je devais venir de l'école à Kigali pour les soins et la faiblesse de mes moyens financiers faisait que je ne pouvais pas me rendre aux consultations comme il se devait. Il m'arrivait de ne pas me rendre à mes rendez-vous médicaux, je prenais alors quelques comprimés, des calmants que les gens me conseillaient et que j'arrêtais par après.

C'est grâce à la famille voisine que j'ai pu me faire soigner correctement. J'étais très malade alors que je devais me préparer pour l'examen d'État de fin du secondaire. Dans cette famille, il y a une jeune fille, leur avant-dernière enfant - nous sommes très amies, les gens croient d'ailleurs qu'il existe des relations entre notre famille et la leur, et nous, nous leur disons que nous sommes cousines. Cette jeune fille a un fiancé métis qui vit à Kampala, de mère rwandaise et de père indien. Ils vivent, lui et sa famille, le plus souvent

à Kampala, mais ils ont aussi vécu au Kenya. Ce monsieur a alors dit : « Je vois que votre enfant est malade, puis-je vous aider à la faire soigner ? » Et je suis allée me faire soigner au Kenya. C'était en septembre 2009. Je faisais la cinquième année secondaire à l'époque. Je suis allée là-bas, ai reçu des soins, je suis restée assez longtemps, je suis rentrée si je me rappelle bien au mois d'octobre. Je suis restée un mois ou un mois et quelques semaines. Pendant cette période, j'habitais dans la famille de ce monsieur, composée du papa, de la maman et de trois enfants. Ils s'occupèrent très bien de moi pour toute chose. C'est un médecin indien qui me soignait dans cet hôpital kényan. À la fin, il me fixa un rendez-vous de contrôle pour le mois de septembre 2010.

Je suis rentrée et à l'école, j'eus de la chance, malgré les examens que je n'avais pas faits, on accepta d'établir la moyenne des points que j'avais obtenus aux examens précédents, on me fit passer les autres examens que je n'avais pas faits suite à mon absence, et je fus admise à monter en sixième année sans problème. Je repris l'école et au mois de septembre, je ne pus pas retourner me faire soigner. Pourtant, avant ce mois de septembre, j'avais rechuté, j'étais mal. Et quand j'ai pu retourner à l'hôpital, cette fois-ci je suis restée deux mois entiers, alors que j'avais l'examen d'État au mois de novembre ! Je suis rentrée à peine deux semaines avant ces examens. Je n'avais pas eu le temps de relire les notes de cours. Le médecin me recommandait de ne pas trop donner libre cours à mes soucis, de ne pas trop réfléchir aux difficultés de la vie, de ne pas trop me fatiguer, ne pas accorder trop de place de mon existence aux problèmes mais plutôt essayer de les gérer, car c'était cela qui me causait des chocs. Il me donnait des conseils, dans la réalité, il ne me prodiguait pas des soins avec beaucoup de médicaments, c'était surtout avec des conseils qu'il me soignait. Il me prescrivait des comprimés, des calmants que je prenais. Autre chose qu'il m'a donné une fois : il existe des *dynamogen*, beaucoup de gens en commercialisent, et beaucoup de gens en prennent lorsqu'ils ont un problème

de circulation sanguine. Il me disait d'en prendre pour que mon cœur fonctionne correctement. Ce sont des ampoules buvables que l'on prend en cas de faiblesse corporelle. C'était pour me redonner du tonus, j'avais fréquemment des problèmes de grande faiblesse. J'en buvais et je pratiquais du sport. Quand je suis repartie, je sentais très bien qu'il y avait eu des progrès.

Il disait que tu souffrais de quoi ?

Il m'a dit que je souffrais d'hypotension. Que mon cœur battait très faiblement. Et qu'aussi mon sang ne circulait pas de manière correcte. Mon sang circule lentement. Et il m'a expliqué que c'est cela qui cause mon hypotension. Il me disait aussi que j'ai une manière de me conduire qui fatigue mon cerveau. On discutait et il avait sa façon de me percevoir, il me posait des questions du même genre que celles-ci que vous êtes en train de me poser. Il me demandait : « Comment va la vie ? Comment as-tu vécu le génocide ? As-tu quelqu'un qui t'aide dans la vie ? » Il me demandait de tout lui dire, de ne rien lui cacher afin qu'il puisse savoir par où commencer pour me soigner. Je ne lui ai rien caché et il m'a dit : « Tous les malades du cœur ne le sont pas de naissance, ce n'est pas forcément héréditaire, chaque cas a ses propres causes. Toi, avec toutes les horreurs que tu as vues alors que tu n'étais qu'une enfant, à cet âge-là ton cerveau n'a pas encore la capacité d'encaisser des choses pareilles... »

Quand j'ai quitté l'hôpital, je me sentais bien, sans plus aucun problème. Je suis revenue et me suis préparée aux examens, je les ai passés mais j'ai échoué en 2010, je n'ai pas obtenu de diplôme. Je dus faire les cours de candidat libre pour pouvoir repasser les examens de l'année suivante. Maman (grand-mère) m'a alors dit : « Je n'ai pas beaucoup d'argent, par conséquent on va payer les cours par petites tranches. » Je lui ai dit : « Maman, je ne peux pas recommencer à monter chaque jour cette colline pour aller à l'école alors que l'on m'a expliqué que je suis malade. » J'ai alors fait ces cours d'autodidacte, payés par tranches, et en 2011, j'ai enfin obtenu mon diplôme de fin d'études du

secondaire. Ça c'est donc terminé et la vie continue. Bien sûr elle n'est pas facile, mais là je suis déjà grande, je peux gérer mes problèmes ou les accepter.

Et maintenant, quel regard as-tu sur la société, comment se passe ta vie, quelles sont tes rapports avec les voisins, bref, comment est la situation ?

Pour ce qui est du pays, là il n'y a aucun problème car nous avons la sécurité, je dors tranquillement à présent, je ne me réveille plus en sursauts en me disant qu'il va se passer ceci ou cela de mauvais. Donc du côté du pays, je n'ai aucun problème.

Dans la vie ordinaire, j'ai eu vraiment beaucoup de chance, je n'ai plus une grande famille mais cela importe peu car aujourd'hui les familles, on ne peut pas s'en prévaloir et compter là-dessus, en famille personne ne se soucie de personne. Mais je me suis fait des amis au fur et à mesure que je grandissais, j'ai eu des amis qui ont été des gens très bien pour moi, avec tous les problèmes que j'ai parfois... Si l'on n'a pas d'amis, on peut devenir facilement fou. Mes amis sont très bien avec moi, les voisins aussi sont très bien avec moi, y compris vous-mêmes, et j'en profite pour vous dire grand merci. Autre chose pour laquelle je remercie Imana : ma grand-mère m'aime beaucoup, elle ne m'a jamais causé de stress dans la vie, ne m'a jamais fait souffrir, on a traversé ensemble sans problème des moments de grande pauvreté, elle est tolérante à mon égard et réciproquement. Parfois des enfants orphelins sont maltraités dans les familles d'accueil, persécutés, insultés et cela devient un grand problème pour eux. Je pense que même là où j'en suis dans ma vie, le fait d'avoir obtenu ce diplôme, celui de ne pas être devenue une fille de mauvaise conduite comme pas mal d'autres qui se laissent entraîner dans de mauvais comportements, tout cela c'est grâce à grand-mère. Là où mes parents ne se trouvaient plus, elle les a suppléés, pour l'éducation elle a fait beaucoup en tant que grande personne. Deuxièmement, elle m'encourageait beaucoup à étudier, elle me disait : « Si tu réussis tes études, les choses se passeront bien pour toi.

Mais si tu te conduis de mauvaise manière comme tous ces jeunes que je vois, ce sera mauvais pour ton avenir.» J'ai donc bien essayé, et à mon âge aujourd'hui, je me dis que si j'ai un moyen de poursuivre les études, si j'ai les frais de scolarité, je le ferai. Ou toute autre vie que je serai appelée à mener, un travail, je ne sais pas...

Quels sont tes autres souhaits d'aujourd'hui, tes rêves pour demain, ce que tu voudrais devenir, quelle vie tu voudrais ?

La première chose que je souhaite, c'est de continuer à vivre ma vie, poursuivre les études et plus tard devenir mon propre employeur. Ce serait beaucoup mieux de travailler à mon propre compte et gagner ma vie de cette manière plutôt que d'attendre un salaire d'un tiers. Un autre souhait est de recueillir un ou deux orphelins pour les élever, si Imana m'en donne les moyens. C'est la promesse que j'ai faite à Imana. Je lui ai dit : « Mon Dieu, si tu m'aides et si je réussis à obtenir mon diplôme, si je peux faire des études et réussir ma vie comme je le souhaite, si je grandis sans mal tourner, je te fais la promesse d'élever des orphelins en signe de gratitude et aussi en reconnaissance de tout ce que grand-mère a fait pour moi pour m'élever de la meilleure façon.» Je recueillerai un enfant orphelin, sans aucune relation avec moi, et l'aimerai comme s'il était issu de mon sein. Bien que privée de l'amour paternel et maternel, j'ai eu de grand-mère un amour extraordinaire qui m'inspire pour que moi aussi je puisse aider quelqu'un d'autre dans ma vie.

Un autre vœu est qu'Imana aide grand-mère à quitter cette vie seulement quand j'aurai été capable de lui apporter quelque chose qui lui fasse grand plaisir, au point qu'elle serait fière de dire : « Ce cadeau, c'est Mimi qui me l'a offert. » Que je puisse lui manifester dans le concret ma gratitude pour tout ce qu'elle a fait pour moi comme ma grand-mère. Et aussi, je souhaite continuer à avoir de bonnes relations avec mes amis.

Ne souhaites-tu pas aussi fonder un jour un foyer et

faire tes propres enfants ? Tu vas seulement élever les orphelins des autres ?

Ça aussi je le souhaite, mais parmi mes rêves, fonder une famille, je commencerais à l'envisager à partir de mes vingt-six ans, sinon avant je me dis que ce serait trop tôt, il y a encore beaucoup à faire avant cela et pas mal d'objectifs que je n'ai pas encore atteints...

¹ Elle fait référence à la maison que louait Vénuste Kayimahe à l'époque de l'entretien. Cette maison était voisine de celle qu'occupait Mimi au moment du génocide.

² Congolais rwandophones originaires du Kivu.